



**La
Criée**
SAISON
19/20

Théâtre

Quasi niente

**13 > 15
mars**

Spectacle
en italien
surtitré
en français

Un projet de **Daria Deflorian** et **Antonio Tagliarini** librement inspiré du film ***Le Désert rouge*** (1964) de **Michelangelo Antonioni** (1912 - 2007)

En apprenant à être au monde, avons-nous perdu un peu de nous-mêmes ? Les auteurs, metteurs en scène et performeurs Daria Deflorian et Antonio Tagliarini s'inspirent de la figure culte de Giuliana, campée par l'émouvante Monica Vitti dans *Le Désert rouge* du génial cinéaste Michelangelo Antonioni, et signent une ode aux êtres au bord d'eux-mêmes et au bord du monde.

Théâtre

Quasi niente

Un projet de **Daria Deflorian** et **Antonio Tagliarini** librement inspiré du film **Le Désert rouge** (1964) de **Michelangelo Antonioni** (1912 - 2007)

Tarif B de 9 à 25 € – Petit Théâtre – Ven, Sam 20h, Dim 16h – Durée 1h30

Le duo d'artistes italiens continue sa passionnante exploration des plis qui séparent la fiction de la vie. Sur scène, trois femmes et deux hommes de générations différentes jouent un subtil jeu de miroir avec l'héroïne tourmentée d'Antonioni. « Que dois-je faire de mes yeux ? Regarder quoi ? » se demande Giuliana. Chacun avec son mal de vivre, sa drôlerie, ses silences. À partir du chef-d'œuvre cinématographique, *Quasi niente* est une variation politique et philosophique sur notre recherche de vérité dans une société en perte de sens.

Avec **Francesca Cuttica, Daria Deflorian, Monica Piseddu, Benno Steinegger, Antonio Tagliarini**

Collaboration à la dramaturgie et assistance à la mise en scène **Francesco Alberici** collaboration au projet **Francesca Cuttica, Monica Piseddu, Benno Steinegger** conseiller artistique **Attilio Scarpellini** texte *Bon à rien* de **Mark Fisher** lumière et espace **Gianni Staropoli** son **Leonardo Cabiddu** musique live par le groupe **Wow** : *Domani* de **Franco Fanigliuolo**, *Niente di speciale + Come la notte* de **Leonardo Cabiddu** et **Francesca Cuttica**, musique *Il surf della luna* de **Giovanni Fusco** costumes **Metella Raboni** traduction et surtitrage en français **Federica Martucci** direction technique **Giulia Pastore** production et diffusion **Giulia Galzigni** / Parallèle – Pôle de production international pour les pratiques émergentes

Production A.D. / Teatro di Roma – Teatro Nazionale / Teatro Metastasio di Prato / Emilia Romagna Teatro Fondazione

Coproduction Théâtre Garonne, Scène européenne - Toulouse / Romaeuropa Festival / Festival d'Automne à Paris / Théâtre de la Bastille – Paris / Luganoin scena LAC / Le Grutli – Centre de production et de diffusion des Arts vivants - Genève / La Filature, Scène nationale – Mulhouse avec le soutien de Institut Culturel Italien de Paris, l'Arboreto – Teatro Dimora de Mondaino, FIT Festival – Lugano

PRESSE & COMMUNICATION

Béatrice Duprat 04 96 17 80 34
b.duprat@theatre-lacriee.com

>> Photos libres de droits disponibles
sur www.theatre-lacriee.com

>> Codes accès espace pro :
identifiant : presse
mot de passe : saisonlacriee

RENSEIGNEMENTS RÉSERVATIONS

Aux guichets du mardi au
samedi de 12h à 18h ou par
téléphone au **04 91 54 70 54**

Vente et abonnement
en ligne sur
www.theatre-lacriee.com

CONTACTS RELATIONS AVEC LE PUBLIC

Julie Nancy-Ayache 04 96 17 80 30
j.nancy-ayache@theatre-lacriee.com

Laura Abecassis 04 96 17 80 21
l.abecassis@theatre-lacriee.com

Billetterie groupes
Bianca Altazin 04 96 17 80 20
b.altazin@theatre-lacriee.com

À propos de Quasi Niente

Presque rien

Giuliana, épouse et mère, traverse le désert – vraiment rouge dans l'une des séquences – de sa vie sans que personne ne puisse réellement la toucher, sans non plus toucher personne. Un court-circuit de sens et sensations qui encore aujourd'hui nous trouble. Un objet encombrant, vu, discuté, disséqué.

À la différence de Janina Turek, la protagoniste du travail que nous avons réalisé en 2012, *Reality*, et des retraitées grecques de Petros Markaris dans les habits desquelles nous nous sommes glissés dans *Nous partons pour ne plus vous donner de soucis* en 2013, deux sujets dont peu de gens voire personne ne s'étaient emparés, *Le Désert rouge* est en revanche l'une des œuvres majeures – a-t-on pu lire – non seulement du cinéma italien et international mais aussi des arts visuels du vingtième siècle.

Nous avons fait le choix d'être cinq sur scène, trois femmes, deux hommes. Tout d'abord pour éviter le triangle amoureux bourgeois, femme-mari-amant, puis pour avoir la possibilité de travailler librement autour de la figure de Giuliana et enfin, pour répondre à la tension antiréaliste du film.

En effet, si cette œuvre nous a touchés c'est aussi parce que le film n'est pas son intrigue et ceci nous correspond bien. Depuis toujours dans nos créations, nous sommes attirés par des figures marginales, humbles (ces lucioles physiques et de pensée si bien mises en valeur par Georges Didi-Huberman), depuis toujours nous nous décrivons dans leurs chutes et leurs échecs. Figures en apparence éloignées du cinéma de Antonioni et du milieu de la moyenne bourgeoisie où se situent ses films.

En réalité, Giuliana fait pleinement partie de cette galerie de personnes bancales, à moitié accomplies. C'est une « sauvage vêtue élégamment », une Kaspar Hauser à sa façon. Quelque chose chez Giuliana nous parle d'une recherche de vérités que souvent, dans notre « capacité » toujours croissante d'être au monde, nous avons perdue. Nous nous sommes adaptés. Bien installés, nous avons tu des questions semblables à celles que Giuliana se pose : « *Que dois-je faire de mes yeux ? Regarder quoi ?* ».

Notre travail veut porter non seulement sur le mal-être, la fragilité, les fêlures, mais aussi sur la part d'enfance d'une femme, que le monde ne semble plus intéressé à écouter.

« *Il y a quelque chose de terrible dans la réalité, et je ne sais pas ce que c'est. Et personne ne me le dit* » dit Giuliana.

Désert rouge s'interroge de manière très personnelle sur ce changement historiquement important que tous les artistes de l'après-guerre ont éprouvé et raconté : dans le cas d'Antonioni on a parlé d'aliénation, Pasolini l'appelait ouvertement génocide culturel.

Cette aliénation – terme désuet mais ce n'est pas fortuit – nous appartient tellement que nous ne sommes même plus capables de la ressentir. La charnière entre le dedans et le dehors dans cette œuvre est si ténue que l'on ne peut être que soulagés par le fait que le film commence pendant une grève et qu'il y ait en toile de fond l'exploitation d'ouvriers appelés à quitter leurs terres pour partir travailler à l'étranger.

L'osmose entre les deux niveaux du récit chez Antonioni ne se veut ni idéologique ni résolutive, mais elle creuse, entremêle, déplace.

Nous voilà de nouveau confrontés au rapport entre figure et toile de fond auquel nous nous sommes mesurés dans *Le ciel n'est pas une toile de fond* (2016).

Où sommes-nous à présent ?

C'est à cet endroit que *Quasi niente* (Presque rien) évoque la distance qui nous sépare du film *Le Désert rouge*. Comme si nous étions tous Giuliana mais, qu'au même moment, personne ne l'était plus. Plus que malades en tant qu'individus, nous le sommes en tant que société et sans cette marge d'imagination (« *derrière notre rêverie, il y a le monde entier* » a pu écrire Antonioni dans une lettre à Mark Rothko) qui fait de Giuliana la figure la plus vraie, la plus singulière, la plus vivante du film.

À présent, nous nous trouvons dans un monde qui semble avoir parfaitement accompli la parabole du mal-être, en la rendant même positive et insurmontable. Monde qu'un jeune théoricien de la culture, Mark Fisher, a défini comme celui du « réalisme capitaliste ». Un réalisme qui ne ressemble pas aux autres : c'est un réalisme complet, sans porte ni fenêtre, qui a préalablement exclu toute autre vision du monde, subsumé tout passé, hypothéqué tout futur.

Mais c'est justement cela l'enjeu marginal du théâtre : continuer à faire entrevoir le « monde entier » derrière une impuissante rêverie et les limites de « ce monde » derrière la puissance avec laquelle il écrase chacun.

Deflorian / Tagliarini

Daria Deflorian et Antonio Tagliarini partagent avec une poignée d'artistes italiens de la scène indépendante des projets collectifs et une tournure d'esprit frondeuse qui n'attend pas la poussée des vents dominants. Ensemble, ils créent une série de projets dont ils sont à la fois auteurs et performeurs. Provenant du monde de la performance, ils recherchent d'autres modes de représentation et explorent des formes alternatives d'alliance entre la scène et le public.

Leur collaboration artistique s'amorce en 2008 autour du spectacle *Rewind*, en hommage au mythique *Café Müller* de Pina Bausch, créé au Festival Short Theatre de Rome et présenté dans plusieurs festivals italiens et européens.

Auteurs, acteurs et metteurs en scène, le tandem valorise des processus entre enquête et recherche théâtrale. Ils créent *From A to D and Back Again* (2009) inspiré d'Andy Warhol. En 2010, ils découvrent l'inventaire de la vie intime de la Polonaise Janina Turek, point d'impulsion du *Progetto Reality* dont sont issus *Czeczy/cose* (2011) une installation/performance et *Reality* en 2012.

À l'automne 2012, ils sont invités par le Teatro di Roma pour intégrer le projet *Perdutamente* dans lequel ils créent *Ce ne andiamo per non darvi altre preoccupazioni*, (décembre 2012). Cette création constitue la première étude du spectacle qui a débuté au Festival Romaeuropa en novembre 2013 et dans lequel, avec les deux auteurs sur scène, on retrouve Monica Piseddu et Valentino Villa. À l'automne 2016 ils créent *Il cielo non è un fondale* au Théâtre de Vidy-Lausanne. L'objet de leur nouveau projet est *Le Désert rouge*, ce film extraordinaire de Michelangelo Antonioni qui a comme protagoniste suprême le paysage, dans un monde où maladie et beauté se confondent. De cette dernière recherche sont issus la performance *Scavi* et le spectacle *Quasi niente*.